Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

158-159 | 2019

Subjectivations du(es) / au travail

Colloque international « Jean Rouch, passeur d'images et de mondes »

Quels cinémas pour quelles anthropologies ? (Montpellier — 10-11-12 octobre 2018)

Maxime Scheinfeigel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/9185>

DOI : 10.4000/jda.9185

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 301-310

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Maxime Scheinfeigel, « Colloque international « Jean Rouch, passeur d'images et de mondes » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 158-159 | 2019, mis en ligne le 01 novembre 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jda/9185> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.9185>

COLLOQUE INTERNATIONAL
JEAN ROUCH, PASSEUR D'IMAGES ET DE MONDES
Quels cinémas pour quelles anthropologies ?
(Montpellier – 10-11-12 octobre 2018)

Maxime SCHEINFEIGEL*

En octobre 2018, le colloque « Jean Rouch, Passeur d'images et de mondes » a réuni à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, des chercheurs, des artistes et des praticiens en cinéma, en anthropologie visuelle, en ethnologie, en théâtre et en danse. Ce colloque, inscrit dans la continuité de l'hommage rendu à l'œuvre de Jean Rouch en 2017, a été organisé par des centres de recherches associés, le RIRRA21, le CERCE (université Paul-Valéry) et le HAR (université Paris-Nanterre). Il a été soutenu par des instances nationales, notamment le Comité du film ethnographique et la Fondation Jean Rouch. Pour les organisateurs, cinq enseignants-chercheurs dont trois en cinéma et audiovisuel (Guillaume Boulangé, Julie Savelli, Maxime Scheinfeigel) et deux en anthropologie et anthropologie visuelle (Claire Cécile Mitatre et Gilles Remillet), il s'est agi de mettre en perspective, depuis aujourd'hui, le tournant interdisciplinaire que Jean Rouch a su initier en pensant à un rapport résolument

* Université Paul-Valéry - Montpellier 3 – Laboratoire RIRRA21. Site Saint Charles : « Actualité esthétique du cinéma et de l'audiovisuel ».

Courriel : maxime.scheinfeigel@univ-montp3.fr

Compte rendu établi avec l'aide de Claire Mitrate, Gilles Remillet et Julie Savelli qui l'ont relu, corrigé et enrichi. Qu'ils en soient remerciés.

moderne entre l'homme et son image, renouvelant ainsi les relations entre esthétique et anthropologie. C'est pourquoi ils ont d'emblée visé un triple horizon : la constante interdisciplinarité entre le cinéma, l'ethnologie et l'anthropologie visuelle, la puissance esthétique d'une œuvre singulière et pionnière, étendue à d'autres formes d'expression et enfin, les interactions entre les pratiques et les théories. C'est ainsi qu'ils en sont venus à composer un programme multipolaire, varié aussi bien dans la forme que dans le fond. Des communications, des tables rondes, des projections de films, des ateliers en cinéma, anthropologie et théâtre, se sont déroulés dans des lieux multiples : le site Saint Charles de l'université Paul-Valéry, le Centre d'art contemporain La Panacée et les cinémas d'art et d'essai Le Diagonal et Nestor Burma.

Les participants du colloque étaient pareillement hautement représentatifs de sa diversité. Se sont croisés dans ses divers épisodes :

- des chercheurs français : Frédérique Berthet (Paris-Diderot), Michel Marie (Paris 3), Alice Gallois (Toulouse-Le Mirail), Alix de Morant, Claire Cécile Mitatre, Maxime Scheinfeigel (Paul-Valéry), Gilles Remillet (Paris-Nanterre) ;

- des chercheurs et cinéastes français : Éliane de Latour (CNRS), Damien Mottier (Paris-Nanterre), Baptiste Buob (CNRS), Nadine Wanono (CNRS), François Fronty (Paul-Valéry et Gaston-Berger de Saint-Louis du Sénégal), Florent Geyer (anthropologue, puis élève à la FEMIS), Élise Demeulenaere (CNRS) et Pierre Lamarque, Emmanuel Grimaud (CNRS) ;

- des chercheurs étrangers :

- Brésil : Mateus Araujo da Silva (université de Sao Paulo), Marcius Freire (université Campinas-Sao Paulo),
- Canada : Mouloud Boukala (UQAM),
- Sénégal : Mamadou Sellou Diallo (Gaston-Berger) ;

- des chercheurs et chargés de mission : Andrea Paganini (délégué général du Centenaire Jean Rouch), Laurent Pellé (délégué général du Festival Jean Rouch à Paris) ;

- des responsables culturels : Alain Carou (conservateur à la BNF et commissaire d'exposition), Anaïs Dupuy-Olivier (chargée de collections, responsable du Fonds Jean Rouch à la BNF), Marie Bonnel (présidente des Ateliers Varan), Yves Gaillard (responsable documentaire INA Pyrénées), Guilhem Brouilhet (chercheur et délégué général du festival DOC-Cévennes) ;

- des artistes et producteurs : Nadine Ballot (actrice), Jean-Marie Barbe (producteur-réalisateur), Laurent Aït Benalla (cinéaste), Jeremy Demesmaeker (chorégraphe et danseur), Vincent Dupont (chorégraphe et cinéaste).

Un *workshop* sur « Le cadre au corps » a été animé par Jean-Louis Le Tacon, réalisateur-opérateur et ancien élève de Jean Rouch à Nanterre. Cet atelier sur le rapport corps/caméra a réuni une quinzaine d'étudiants en ethnologie et en cinéma de l'université Paul-Valéry Montpellier 3. La formation a permis de découvrir et de pratiquer la gymnastique d'opérateur, inventée à la demande de Jean Rouch par Maria Mallet (membre de la troupe du mime Marceau). Cette méthode spécifique du tournage caméra à la main a été élaborée à partir de techniques corporelles du mime, de la danse, du yoga et des arts martiaux japonais. Jean-Louis Le Tacon en est l'un des derniers détenteurs. Celle-ci est toujours enseignée à l'université Paris-Nanterre par Gilles Remillet dans le cadre du Master 2 Cinéma anthropologique et documentaire, UFR-PHILLIA.

La session 1 – « Esthétique et analyse critique » – s'est concentrée sur Jean Rouch, le cinéaste plus que l'ethnologue. Andrea Paganini a d'abord évoqué les événements culturels et artistiques qui ont marqué son centenaire et dans la soirée, il a présenté quatre de ses films au cinéma Le Diagonal : *Yenendi de Ganghel*, *Damouré parle du sida*, *Cinéportrait de Raymond Depardon par Jean Rouch et réciproquement*, *VW Voyou*. Deux anthropologues ont chacun

évoqué un aspect saillant de la posture cinématographique de Rouch : Marcius Freire, « le film-essai » et Mouloud Boukala, les « convergences et divergences entre son cinéma et celui de Pierre Perrault ». Dans cette même session, deux films ont été particulièrement présents. D'abord *Chronique d'un été* à travers la communication de Frédérique Berthet, auteure de *La Voix manquante*, publié en 2018 chez POL et lauréat du prix CNC du livre. La voix entendue par F. Berthet est celle de Marceline Loridan, filmée en 1960 dans la fameuse séquence où, marchant dans les rues de Paris, elle parle en son synchrone, enfin direct, et fait confiance de son passé à un micro caché sous son manteau. Nadine Ballot a lu un extrait du livre¹. L'autre film à l'affiche du colloque cet après-midi-là fut *Gare du Nord*. Il a été projeté puis deux communications (Michel Marie et Maxime Scheinfeigel) et une discussion (Nadine Ballot et Laurent Aït Benalla) ont apporté des éclairages divers sur ce film si singulier dans l'œuvre de Rouch, puisque, ce court-métrage figurant aux côtés de cinq autres dans ce qui sera le dernier film de la Nouvelle Vague, *Paris vu par ...*, entre dans un cadre prédéterminé par Barbet Schroeder, le producteur de l'ensemble. C'est ainsi que *Gare du Nord* est ancré dans une mouvance esthétique fort éloignée – du moins au premier abord – de la poétique rouchienne et de l'horizon ethnographique qui concerne pareillement tous ses films, fussent-ils documentaires ou fictionnels. C'est d'ailleurs à cette occasion que Rouch a été intronisé dans le « cinéma d'auteur » de la Nouvelle Vague, comme Roberto Rossellini l'avait été avant lui.

La session 2 – « Théorie et pratique du film en anthropologie » – a réuni trois anthropologues, et un chercheur en cinéma. Il s'agissait cette fois d'interroger l'ethnographie au cinéma et les modalités de l'anthropologie visuelle à partir des films de

¹ Il était prévu qu'Edgar Morin commente son expérience de *Chronique d'un été*. Il n'a pas pu venir mais il a proposé deux textes qui seront inclus dans la publication prévue à la suite du colloque.

Rouch. Les communications ont respectivement interrogé « l'ambivalence du cinéma de Rouch » par rapport à sa posture aussi bien scientifique qu'artistique (Éliane de Latour), l'éventualité de l'héritage d'un précurseur, celui du missionnaire Francis Aupiais dont les films, notamment *Le Dahomey religieux* et *Le Dahomey chrétien* (1930) trouvent un écho dans « l'ethno-fiction » rouchienne (Gaetano Ciarcia), et enfin l'idée de la « ciné-transe », telle qu'elle est anthropologiquement mise « à l'épreuve du cinéma », que ce soit au Brésil par Glauber Rocha par exemple ou en France, notamment par Jean-Marie Straub et Danièle Huillet (Mateus Araujo Da Silva).

La session 3 – « Les archives de Jean Rouch : un monde à redécouvrir ? » – a débuté par une projection d'archives audiovisuelles de l'INA, réunies et présentées par Yves Gaillard et Guilhem Brouillet. À partir de là, deux questions principales ont été explorées. Alain Carou, Alice Gallois, Damien Mottier, Andrea Paganini et Anaïs Dupuy-Olivier ont en effet proposé des pistes pour réinterroger l'œuvre par l'archive et tracer ainsi de nouvelles perspectives de recherche.

La session 4 – « Expérimenter après Rouch : cinéma, théâtre et autres arts » – a mis l'accent, comme son titre l'indique, vers la féconde interdisciplinarité qui, selon les participants, a pu, a su se mettre en place à partir de certaines pratiques filmiques ou autres, inspiratrices. C'est ainsi que l'artiste Vincent Dupont et la chercheuse Alix de Morant ont interrogé la danse et le théâtre en explorant les processus de création et les esthétiques de spectacles contemporains où les deux se croisent sur scène. Pour leur part, le cinéaste-chercheur en anthropologie, Baptiste Buob, et le musicien et performeur Jérémy Demesmaeker, ont tracé une ligne de réflexion et de création entre *Les Maîtres fous* et une performance qui a été mise en scène en 2017 au Centre de développement chorégraphique national. Nadine Wanono a questionné et commenté la poïétique toute rouchienne de la caméra portée, sa création par une gestuelle *quasi* chorégraphique d'un espace filmique singulier, tout à la fois déterminé par les lois du cadre en cinéma et recréé par celles du

corps dansant du cinéaste. Enfin, François Fronty, évoquant son expérience de cinéaste documentariste en Afrique, a mis en avant l'héritage incontournable, mais dépassable, de la geste cinématographique telle que Rouch l'a durablement inscrite dans la mémoire des gens, des situations, des lieux filmés.

La session 5 – « Rouch et après ? » – préparée en partenariat avec un groupe d'historiens, Ethno Doc et le Festival international Jean Rouch hors les murs, s'est attachée à rendre compte des trésors de « la jeune création documentaire », en présentant et commentant aussi bien des films que des institutions, écoles, universités, dans lesquelles s'accomplit l'apprentissage du cinéma documentaire ethnographique. C'est ainsi que Jean-Marie Barbe a présenté la plateforme Tënk dédiée à la diffusion en VOD de films documentaires et le programme Africadoc, un réseau de cinéastes et de films, né en 2004 au Sénégal, repris et supporté par l'association Ardèche Images, qui a initié par ailleurs les états généraux du film documentaire à Lussas. Gilles Remillet a détaillé les tenants et les aboutissants du master 2 en cinéma anthropologique et documentaire de l'université Paris-Nanterre. Mamadou Sellou Diallo en a fait de même pour le master 2 Réalisation documentaire de création de l'université Gaston-Berger. Marie Bonnel a évoqué les Ateliers Varan et leurs liens avec ce master.

Le colloque s'est achevé sur une soirée de projections et de discussions au cinéma Nestor Burma. En première partie, a été projeté *Le Roi ne meurt jamais*, réalisé par Élise Demeulenaere et Pierre Lamarque, tous deux anthropologues et cinéastes. Ce film documente un moment particulier de la vie des Konso, en Éthiopie du sud : leur chef, le *poqalla*, vient de mourir et son fils, ingénieur à Addis-Abeba, doit prendre sa succession. *Le Roi ne meurt jamais* avait reçu en 2008, au Festival international Jean Rouch, le prix Fatumbi du meilleur premier film ethnographique. En deuxième partie, deux films ont été projetés : *Le Collier et la perle* de Mamadou Sellou Diallo (2009) et *Les Déeses du stade* de Delphe Kifouani (2011). Ces deux films sont consacrés à des femmes. Dans

le premier, le cinéaste, par ailleurs enseignant-chercheur, filme sa femme enceinte, puis sa femme et sa fille qui vient de naître. Dans le second, Delphe Kifouani, lui aussi enseignant-chercheur et cinéaste, s'intéresse à des jeunes Congolaises qui ont choisi de devenir footballeuses malgré les difficultés qu'un tel choix professionnel implique, notamment la pauvreté.

Après la projection des films, Claire-Cécile Mitatre et Éliane de Latour ont animé chacune une discussion avec le public et avec les auteurs des films. *Le Roi ne meurt jamais* documente la longue période ritualisée séparant la mort du roi konso de l'intronisation de son fils. Peut-être davantage que dans un livre, on mesure à travers ce film les hésitations et les doutes des acteurs d'un rituel, mais aussi leurs craintes lorsque plus rien ne se passe comme prévu, et que le principal protagoniste du rituel s'enfuit devant une charge trop lourde à porter. La projection a suscité de nombreuses questions sur les relations entre les ethnologues-cinéastes et les Konso qui les ont accueillis, les auteurs ayant évoqué l'énergie qu'ils avaient déployée en vue d'assurer une projection du film peu après sa sortie, sur le lieu du tournage, au sud de l'Éthiopie. Le public a aussi réagi très favorablement au fait que les réalisateurs ont choisi de garder au montage certaines des attitudes pro-filmiques des personnages, afin de montrer que ce film documentaire était une co-construction prise très au sérieux par les Konso apparaissant à l'image. *Le Collier et la perle* et *Les Déesses du stade*, films de deux cinéastes sénégalais, sont plongés dans un présent individuel et collectif, affectif et sociologique. Leurs images sont sorties de l'objectif de caméras autonomes ; elles sont librement traversées par l'air du temps qu'il fait à Saint-Louis quand on est chez soi, dans sa maison, ou ailleurs, dans un stade d'une ville lointaine, dans un pays étranger.

**

En parallèle au colloque, l'association Ethno Doc (fondée en 2011 par Gilles Remillet et Zoé Valat) a présenté le 5, le 12 et le 13 octobre, lors de sa VII^e édition du Festival international Jean Rouch hors les murs, un programme de films documentaires établi en

concertation avec Laurent Pellé (Comité du film ethnographique), Céline Delfour (cinéma municipal Nestor Burma), Claire-Cécile Mitatre (CERCE-université Paul-Valéry), Joëlle Gay (SKENE-École des Beaux-arts de Montpellier), Guillaume Boulangé, Julie Savelli et Maxime Scheinfeigel (RIRRA 21 - université Paul-Valéry).

Ont d'abord été impliqués des étudiants de l'École des beaux-arts de Montpellier. À La Panacée, ils ont présenté *Black Hole* (2018), un film de l'anthropologue-cinéaste Emmanuel Grimaud et d'Arnaud Deshayes, artiste qui enseigne l'image en mouvement et la littérature à l'ENS d'Art de Bourges. Ce film, dont le récit se déroule à Calcutta, s'écrit comme une enquête sur des chasseurs de fantômes. On y assiste à des séances d'hypnose auxquelles participent des protagonistes sociologiquement très variés – peintre, danseuse, militaire, scientifique, commerçant, serviteur – qui se trouvent tour à tour projetés dans différents passés de l'Inde : le Moyen-Âge, l'ère coloniale, la lutte pour l'Indépendance. Spectaculairement réalisé en imagerie numérique, d'où sa proximité avec les Beaux-arts, *Black Hole* est un film nettement engagé dans l'histoire et dans l'anthropologie d'une culture et d'une civilisation spécifiques qu'ont visitées ici, en observateurs attentifs, les deux cinéastes.

Après avoir organisé le 12 octobre les projections de la session 5 que l'on a évoquée plus haut, Ethno Doc a proposé en toute fin du colloque, le 13 octobre, une deuxième soirée de projections et de discussions au cinéma Nestor Burma. Deux films ont d'abord été projetés dont *Plaques* de Florian Geyer, en partenariat avec Le Bistrot des ethnologues. Ce film, réalisé en 2017, s'intéresse à une équipe de rugby et à ses dirigeants, en train de préparer un match. Dans les coulisses du stade, le cinéaste observe tout à la fois le fonctionnement institutionnel et commercial de l'entreprise sportive et le travail corporel mis en œuvre par chaque athlète, qui est à la fois un rouage dans une machinerie collective et un individu singulier. Le deuxième film, *Terre abandonnée* a été réalisé par Gilles Laurent en 2016. Ingénieur du son, ce dernier a travaillé le

plus souvent à l'étranger avec des cinéastes aussi divers que Carlos Reygadas, Marjane Satrapi, Wang Bing, et d'autres... Il est mort dans les attentats de Bruxelles du 22 mars 2016, alors même qu'il terminait le montage de *Terre abandonnée*, sa première réalisation. Pour ce faire, il était allé à Fukushima, 5 ans après l'explosion nucléaire et y a filmé la zone évacuée, notamment le village de Tomioka, où ne résident plus que quelques rares survivants qui expliquent comment et pourquoi ils persistent à rester là, dans un territoire pourtant dévasté, sur une terre encore brûlante. Une discussion, animée par Laurent Pellé, a suivi la projection de ce documentaire, aussi précieux que dérangeant.

La projection de *Little Go Girls* d'Éliane de Latour (2015), en sa présence et celle de son invitée, Véronique Nahoum-Grappe (anthropologue, chercheuse à l'EHESS et au Centre Edgar-Morin) a clôturé le colloque et le VII^e Festival international Jean Rouch hors les murs à Montpellier. Ce film, qu'Éliane de Latour n'avait pas prévu de tourner, est le résultat d'une enquête ethnologique qu'elle menait auprès des Go, en Côte d'Ivoire depuis plusieurs mois. Les jeunes femmes filmées par elle, musulmanes pour la plupart, ont fui leurs familles, les violences qu'elles y subissent, et pour survivre elles se prostituent. Comme dans ses autres films, Éliane de Latour s'est ici intéressée à la « relégation sociale » et aux « stratégies d'émancipation » mises en œuvre par ceux et celles qui en sont victimes. Sa posture de témoin, passée au filtre d'une empathie distincte mais soigneusement tue, se perçoit surtout dans la qualité esthétique du cadrage et du filmage qui magnifie la présence spéculaire des jeunes femmes filmées.

La réussite du colloque tient notamment à l'échange permanent entre ses différentes composantes disciplinaires, prises dans les mailles d'un dialogue très serré. Cet échange était d'autant plus stimulant qu'il était à la fois très structuré et toujours ré-improvisé au fil des communications, des discussions, des projections et des réactions d'un public curieux, lui aussi composite, puisqu'il réunissait des chercheurs et des étudiants de plusieurs disciplines.

Par ailleurs, les ateliers et les spectacles ont enrichi la réflexion en lui ouvrant un horizon qui fait de l'anthropologie visuelle et de ses deux composantes fondatrices, une science humaine et un art de l'image, un territoire où la pensée de l'humain et les gestes qui incarnent cette pensée sont toujours renouvelables.

* * *